

Le dernier jour de l'existence de Ferguson, le 10 août 1960, commença par une brève averse juste après l'aube, mais quand le réveil sonna à sept heures trente les nuages avaient été balayés vers l'est et le ciel était bleu. Ferguson et ses six compagnons de chambrée se rendirent à la cantine avec leur moniteur, Bill Kaufman, qui venait d'achever sa deuxième année de licence en juin à Brooklyn College, et pendant les trente ou quarante minutes qu'il leur fallut pour manger leurs flocons d'avoine et leurs œufs brouillés, les nuages revinrent et, tandis que les garçons regagnaient leur chambrée pour le ménage et l'inspection, la pluie recommença à tomber, une pluie si fine et si peu gênante que cela n'avait pas d'importance si personne n'avait de poncho ou de parapluie. Leurs tee-shirts se teintaient de taches sombres d'humidité, mais c'était tout, le plus léger des arrosages, de l'eau en si petite quantité qu'ils n'en étaient même pas mouillés. Mais pendant qu'ils s'adonnaient au rituel matinal consistant à faire leurs lits et à balayer le plancher, le ciel continua de s'obscurcir et bientôt la pluie commença à tomber pour de bon, frappant le toit du cabanon de gouttes plus grosses et plus rapprochées. Pendant une ou deux minutes, Ferguson trouva qu'il y avait dans le bruit quelque chose de syncopé et de discordant, mais la violence de la pluie augmenta et cet effet disparut. C'était devenu une masse sonore indistincte, un magma fracassant. Bill leur dit qu'une dépression arrivait du sud et qu'avec l'arrivée d'un front froid descendant du nord au même moment, ils devaient s'attendre à un déluge violent et prolongé. Mettez-vous à l'aise, les gars, dit-il. Ça va être une grosse tempête et on va devoir passer la plus grande partie de la journée dans cette cabane.

Le ciel obscur devint de plus en plus noir au point qu'on ne voyait plus très clair dans le cabanon. Bill alluma la lumière, mais même avec la lumière allumée on avait l'impression d'être dans le noir car l'ampoule de soixante-quinze watts au plafond était fixée trop haut pour éclairer quoi que ce soit. Ferguson, allongé sur son lit, feuilletait un vieux numéro du magazine *Mad* qui avait fait le tour de la chambrée, s'aidant pour lire d'une lampe de poche, et il se demandait s'il avait déjà vu une matinée aussi sombre. La pluie s'abattait à présent sur le toit à vive allure, frappant les bardeaux comme si les gouttes d'eau s'étaient transformées en pierres, des millions de pierres tombant du ciel pour les marteler et puis au loin, Ferguson entendit un roulement sourd, une sorte de bruit lourd et enroué qui lui fit penser à quelqu'un qui s'éclaircirait la gorge, le tonnerre qui devait être éloigné de plusieurs kilomètres, quelque part dans les montagnes, peut-être, et Ferguson trouva cela bizarre car d'après son expérience le tonnerre et les éclairs s'étaient toujours produits en même temps que la pluie alors que dans le cas présent il pleuvait déjà, il pleuvait aussi fort que possible et pourtant le tonnerre était encore quelque part au loin et Ferguson se dit que peut-être il y avait deux tempêtes en train d'éclater simultanément, pas seulement une dépression et un front froid comme l'avait dit Bill, mais deux tempêtes distinctes, une qui se trouvait déjà sur eux et une autre qui arrivait du nord, et si la première ne se calmait pas avant l'arrivée de la seconde, les deux tempêtes allaient se fracasser l'une contre l'autre et fusionner pour créer une tempête de tous les diables, une tempête monumentale, la tempête de toutes les tempêtes.

Le lit à droite de celui de Ferguson était occupé par un garçon nommé Hal Krasner. Depuis le début de l'été, ils avaient mis au point tous les deux une sorte de gag récurrent dans lequel ils jouaient le rôle de George le malin et de Lennie l'imbécile, les deux vagabonds de *Des souris et des hommes*, livre qu'ils avaient lu tous les deux un peu plus tôt cette année-là et qu'ils avaient trouvé plein de possibilités comiques. Ferguson était George et Krasner était Lennie, et pratiquement tous les jours ils passaient quelques minutes à improviser des dialogues complètement dingues entre les deux personnages qu'ils incarnaient, un



véritable feu d'artifice d'absurdités qui commençait par exemple par Lennie demandant à George de lui expliquer à quoi ça ressemblerait quand ils arriveraient au ciel ou bien George rappelant à Lennie de ne pas se curer le nez en public, des dialogues idiots qui relevaient plus de Laurel et Hardy que de Steinbeck, mais ça les amusait de se livrer à ces pitreries, et avec le déluge qui s'abattait sur le camp et tout le monde coincé à l'intérieur, Krasner se sentit d'humeur à reprendre leur vieux gag.

George, je t'en prie. Arrête ce truc, je ne peux plus le supporter.

Arrêter quoi, Lennie ? demanda Ferguson.

La pluie, George. Le bruit de la pluie. C'est trop fort, ça commence à me rendre dingue.

Tu as toujours été dingue, Lennie. Tu le sais bien.

Pas dingue, George. Seulement bête.

Bête, c'est vrai. Mais dingue aussi.

J'y peux rien, George. Je suis né comme ça.

Personne ne dit que c'est ta faute, Lennie.

Alors ?

Alors quoi ?

Tu vas faire cesser la pluie pour moi ?

Il n'y a que le patron qui puisse le faire.

Mais c'est toi le patron, George. Tu l'as toujours été.

Je veux dire le grand patron. Le seul et unique.

Je ne connais pas de seul et unique. Je ne connais que toi, George.

Il faudrait un miracle pour arrêter un truc pareil.

C'est vrai. Tu peux tout faire.

Tu crois ?

Ce bruit me rend malade, George. Je crois bien que je vais mourir si tu ne fais rien.

Krasner mit ses mains sur ses oreilles et commença à gémir. Il était Lennie disant à George qu'il était à bout et Ferguson dans le rôle de George hocha la tête d'un air de commisération attristée, mais Ferguson en tant que Ferguson commençait à avoir du mal à jouer son rôle jusqu'au bout, les gémissements de vache malade de Krasner étaient tout simplement trop drôles et après les avoir écoutés pendant quelques secondes, Ferguson

éclata de rire, ce qui rompit le charme de la comédie pour lui mais pas pour Krasner qui pensa que Ferguson en riant jouait toujours le rôle de George et continuant donc à faire Lennie il enleva les mains de ses oreilles et déclara :

Ce n'est pas bien de se moquer ainsi des autres, George. Je ne suis peut-être pas le gars le plus malin du comté mais j'ai une âme, comme toi et comme tout le monde et si tu t'enlèves pas ce sourire de ton visage, je vais te casser le cou en deux, comme je leur ai fait, à ces lapins.

Maintenant que Krasner en tant que Lennie avait tenu des propos aussi sérieux et argumentés, Ferguson se sentit obligé de faire l'effort de reprendre son rôle, de redevenir George par égard pour Krasner et pour les autres garçons qui les écoutaient mais au moment même où il allait gonfler ses poumons et hurler à la pluie l'ordre de s'arrêter, *Suffit, les grandes eaux, patron !* le ciel éclata en un violent coup de tonnerre, une explosion sonore si forte qu'elle fit trembler le sol du cabanon et ferrailer les armatures des fenêtres qui continuèrent à bruire et à vibrer jusqu'à ce que le coup de tonnerre suivant les secoue à nouveau. La moitié des garçons sursautèrent, bondirent ou se crispèrent involontairement sous l'effet du bruit tandis que d'autres poussaient des cris par pur réflexe et l'air jaillissait de leurs poumons en brèves exclamations d'étonnement qui ressemblaient à des mots mais n'étaient en fait que des grognements instinctifs à peine articulés, *wow, whoa, waw*. La pluie tombait toujours à verse et cinglait les fenêtres par lesquelles on ne voyait pratiquement plus rien qu'une obscurité liquide et ondulante illuminée par des éclairs soudains, noirceur complète pendant dix ou vingt secondes puis un instant ou deux de lumière blanche aveuglante. La tempête que Ferguson avait imaginée, l'énorme tempête double qui devait fusionner lorsque l'air du Nord se heurterait à celui du Sud, les frappait et elle était plus violente et plus formidable qu'il ne l'avait espéré. Une tempête grandiose. Une hache de fureur dévastant les cieux. Une extase.

Ne t'en fais pas, Lennie, dit-il à Krasner. Il n'y a pas lieu de s'effrayer. Je vais immédiatement faire cesser ce vacarme. Sans prendre le temps de dire aux autres ce qu'il allait faire, Ferguson bondit de son lit et courut vers la porte qu'il ouvrit d'un violent



effort en s'y agrippant des deux mains et même s'il entendait derrière lui la voix de Bill qui criait *Bon Dieu Archie, tu es fou !* il ne s'arrêta pas. Il sentait bien qu'il était en effet en train de commettre une folie mais le fait est qu'il avait justement envie d'être fou à ce moment précis, il voulait sortir dans la tempête, goûter la tempête, en faire partie, se fondre dans la tempête jusqu'à ce qu'elle se glisse en lui.

La pluie était superbe. Dès qu'il eut franchi le seuil et posé le pied sur le sol, il s'aperçut qu'il n'avait jamais plu aussi fort, que les gouttes de cette pluie étaient plus grosses et plus violentes que toutes celles qu'il avait pu voir, qu'elles tombaient du ciel comme des balles de plomb assez pesantes pour lui meurtrir la peau et peut-être même lui cabosser le crâne. Une pluie magnifique, une pluie toute-puissante, mais pour la savourer au maximum il eut l'idée de courir jusqu'au bosquet de chênes qui se dressait à vingt mètres de là et dont les branches et le feuillage le protégeraient de ce déluge de balles, et Ferguson se lança donc dans sa direction, pataugeant sur le sol glissant et détrempe pour se précipiter vers les arbres, s'enfonçant jusqu'aux chevilles dans des flaques tandis que le tonnerre grondait partout autour de lui et que des éclairs s'abattaient à quelques mètres de ses pieds. Il était complètement trempé quand il atteignit son but, mais c'était bon d'être trempé, c'était la meilleure de toutes les sensations agréables d'être trempé à ce point et Ferguson se sentit heureux, plus heureux qu'il ne l'avait jamais été au cours de l'été ou de n'importe quel été, car c'était sûrement le plus grand exploit qu'il ait jamais accompli.

Il n'y avait presque pas de vent. Cette tempête n'était pas un ouragan ni un typhon mais un déluge effréné agrémenté de tonnerre pour lui secouer les os et d'éclairs pour lui éblouir les yeux, et Ferguson ne craignait pas le moins du monde cette foudre parce qu'il avait des chaussures à semelles de caoutchouc et qu'il ne portait sur lui aucun objet métallique pas même une montre ou une ceinture à boucle d'argent, il se sentait donc parfaitement en sécurité et exultait à l'abri des arbres et il regardait la muraille liquide grise qui se dressait entre le cabanon et lui et il apercevait la silhouette confuse à peine visible de Bill, son moniteur, qui, debout sur le seuil de la porte, semblait crier dans sa direction

ou peut-être l'engueulait-il en lui faisant signe de revenir, de toute façon Ferguson n'entendait pas un seul mot à cause du bruit de la pluie et du tonnerre, d'autant plus qu'il se mit lui-même à hurler, ce n'était plus George lancé au secours de Lennie mais tout simplement Ferguson, un garçon de treize ans, poussant des cris exaltés à l'idée d'être en vie dans ce monde qu'on lui avait offert ce matin et lorsqu'un éclair frappa la plus haute branche d'un des arbres, Ferguson n'y prêta même pas attention, il savait qu'il n'avait rien à craindre, puis il vit Bill quitter le cabanon pour se ruer dans sa direction. Pourquoi donc faisait-il cela, se demanda Ferguson, et avant qu'il ait pu répondre à la question, la branche se détachait de l'arbre et tombait sur la tête de Ferguson. Il sentit le choc, il sentit le bois s'écraser sur lui comme si quelqu'un l'avait frappé par-derrière et puis il ne sentit rien, plus rien à jamais et tandis que son corps inerte gisait sur le sol détrempé, la pluie continuait à se déverser sur lui et le tonnerre continuait à gronder, et d'un bout à l'autre de la terre, les dieux se taisaient.